

Théâtre
de la

Direction
Emmanuel
Demarcy-Mota

PARIS **Ville**
SARAH BERNHARDT

**DOSSIER
D'ACCOMPAGNEMENT**

SAISON 24 | 25



ROBERT WILSON

PESSOA

SINCE I'VE BEEN ME

5-16 NOV. 2024

SOMMAIRE

Générique / Présentation	p. 3
Note sur le spectacle	p. 4
Robert Wilson / Pessoa : une rencontre	p. 5
Storyboard	p. 7
Presse	p. 8
Les Hétéronymes, vision de 1968	p. 9
Biographies	p. 11



CRÉATION | THÉÂTRE 5 - 16 NOVEMBRE 🕒 20 H / SAM. & DIM. 15 H

TDV-SARAH BERNHARDT Grande salle 2, place du Châtelet - Paris 4

ROBERT WILSON

PESSOA-Since I've Been Me

Dans le cadre du
Festival d'Automne
2024

**UNE PLONGÉE ÉBLOUISSANTE AU SEIN DU KALÉIDOSCOPE
ÉNIGMATIQUE DE L'IMMENSE POÈTE FERNANDO PESSOA.**

C'est un homme ordinaire absorbé par quelque méditation. Assis à une terrasse de café, dans son regard absent se reflète un défilé de nuages. Nous sommes à Lisbonne. L'homme s'appelle Fernando Pessoa. Du moins, selon son état civil, car il pourrait revendiquer bien d'autres identités : Alvaro de Campos, Ricardo Reis, Alberto Caeiro... Lui et plusieurs de ses hétéronymes sont les héros de la création que Robert Wilson consacre à cette oeuvre incomparable. Né d'une proposition du Théâtre de la Ville en association avec le Teatro della Pergola à Florence, son spectacle met en scène les fascinants jeux de miroirs suggérés par la diversité des écritures inventées par le poète, du *Gardeur de troupeaux* à *Faust* en passant par *Le Livre de l'intranquillité*. Diversité à laquelle fait écho la virtuosité des acteurs qui donnent corps à cette chatoyante rêverie en restituant les mots de l'écrivain dans une multiplicité de langues. **Hugues Le Tanneur**

Durée **1 H 20**

En français, italien, portugais, anglais surtitrés

Mise en scène, scénographie et lumière **Robert Wilson**
Textes **Fernando Pessoa**
Dramaturgie **Darryl Pinckney**
Costumes **Jacques Reynaud**
Co-mise en scène **Charles Chemin**
Scénographe associée **Annick Lavallée-Benny**
Créateur lumière associé **Marcello Lumaca**
Création sonore et conseiller musical **Nick Sagar**
Maquillage **Véronique Pfluger**
Ingénierie du spectacle **Enrico Maso**
Coordination artistique et technique **Thaiz Bozano**
Collaboration à la création des costumes **Flavia Ruggeri**
Collaboration littéraire **Bernardo Haumont**

Avec
**Maria de Medeiros, Aline Belibi,
Rodrigo Ferreira, Klaus Martini,
Sofia Menci, Gianfranco Poddighe,
Janaina Suaudeau**

Production Production Théâtre de la Ville-Paris – Teatro della Pergola, Florence.
Coproduction Teatro Stabile del Friuli Venezia Giulia – Teatro Stabile di Bolzano – São Luiz Teatro Municipal de Lisboa – Festival d'Automne à Paris.
En collaboration avec Les Théâtres de la Ville de Luxembourg.
Avec le soutien de la Fondation Calouste Gulbenkian - Délégation en France et de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels.
Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris – Festival d'Automne à Paris.

TEATRO
DIEILL'A
PERIGOLA
TEATRO DELLA TOSCANA | FIRENZE

FONDATION
CALOUSTE GULBENKIAN
DÉLÉGATION EN FRANCE

DANCE
REFLECTIONS
BY
VAN CLEEF & ARPELS

Télérama'

arte

france
inter

Olyrix
TOUT L'OPÉRA EST LÀ

RENCONTRES AUTOUR DE PESSOA

SAMEDI 9 NOVEMBRE DE 17 H À 18 H 15 DANS LE HALL

MARDI 12 NOVEMBRE DE 18 H 30 À 19 H 30 AUX CÉILLETS

Réservation sur theatredelaville-paris.com

NOTE SUR LE SPECTACLE

DARRYL PINCKNEY

Dans sa dernière création, *PESSOA- Since I've been me - Pessoa - Depuis que je suis moi*, Robert Wilson, artiste légendaire de la scène internationale, rend hommage à l'une des figures les plus originales du modernisme du XX^e siècle. La poésie de Fernando Pessoa est une quête, une interrogation profonde sur le langage comme existence. Son inventivité s'est exprimée, on le sait, en cultivant et en libérant les multiples moi présents dans sa tête. Il ne s'agissait pas de pseudonymes. Ils étaient lui mais n'étaient pas lui non plus. Pessoa les appelait des hétéronymes. Ils étaient ses alliés dans une grande aventure, la recherche de la voix libérée de la poésie. Robert Wilson évoque les différentes atmosphères des œuvres de Pessoa, la fluidité de l'humeur, méditative ou comique, rationnelle ou anarchique, découlant d'une vie partagée avec des hétéronymes Alexander Search, Bernardo Soares, Vicente Guedes, Alberto Caeiro, Alvaro de Campos ou Ricardo Reis.

La liberté des images de Wilson est un équivalent de ces sceptiques joyeux et graves de la métaphysique. Il présente Pessoa et sa coterie* comme des évadés des concepts philosophiques traditionnels. Wilson est aussi conscient que Pessoa de la réalité des rêves et du manque de fiabilité du concret. Les émotions et les sensations sont des mystères. La force de l'imagination poétique de Pessoa réside dans sa volonté d'écrire et de continuer à écrire malgré les doutes et dans son extraordinaire capacité à le faire dans une langue après l'autre. Saisir l'essence de la relation entre l'âme humaine et le monde physique est un chant de questionnement. Fernando Pessoa a trouvé en lui-même les amis nécessaires. Robert Wilson se plaît à honorer les choix de Pessoa.

* Groupe de personnes qui se soutiennent pour faire prévaloir leurs intérêts.



ROBERT WILSON / PESSOA : UNE RENCONTRE

ENTRETIEN AVEC CHARLES CHEMIN, METTEUR EN SCÈNE ASSOCIÉ

S'agit-il d'un spectacle autour de la personne de Fernando Pessoa, ou s'agit-il plutôt d'un montage de textes ?

CHARLES CHEMIN: Il s'agit des deux en fait. Le but de ce projet n'est pas de faire un portrait exhaustif de Fernando Pessoa. On ne cherche pas à raconter tout sur lui et sur son rapport à l'hétéronomie. Mais ce n'est pas non plus une compilation poétique. Le spectacle se situe à l'intersection de ces deux aspects, biographique et poétique.

Quels thèmes de l'œuvre de Pessoa mettez-vous en avant ? Quels choix avez-vous fait parmi ses nombreux hétéronymes, sachant qu'il y a les trois principaux Alvaro de Campos, Ricardo Reis et Alberto Caeiro ?

CH. C.: Précisément, ce sont avant tout ceux-là qu'on présente. À partir des textes que nous avons sélectionnés une structure en trois parties s'est peu à peu dégagée au cours des premières étapes de travail où l'on s'est attelé à défricher cette matière immense. On travaille sur la dramaturgie avec Darryl Pinckney qui était déjà présent pour *Mary Said What She Said*. Darryl a une relation très belle à Pessoa et à sa poésie. Ensemble on a établi une dramaturgie qui mêle des paroles essentielles dans le sens où elles disent quelque chose sur « *lui* » – au sens de possibles « *lui* », de cette pluralité d'auteurs auxquels il attribue ses œuvres. On intègre aussi dans le spectacle des aspects plus personnels de sa vie.

Il y a un aspect important dans l'œuvre de Pessoa, c'est le fait qu'il a écrit ses textes dans plusieurs langues. Est-ce quelque chose que vous prenez en compte dans le spectacle ?

CH. C.: Absolument. Mais en l'occurrence on ne s'inspire pas seulement du fait que Pessoa écrivait dans plusieurs langues, mais aussi de ce qu'avec Robert Wilson nous travaillons et nous voyageons dans beaucoup de pays. Pour cette raison, il nous a semblé intéressant de raconter aussi ce rapport à des langues différentes pour le mettre en relation avec les différents

hétéronymes. Sachant que Pessoa lui-même s'est inventé des hétéronymes étrangers, qu'ils soient Anglais, Brésiliens, ou Français, par exemple. Même si la plus grande part de son œuvre est écrite en portugais. Donc ce rapport à la diversité des langues est effectivement un aspect important du spectacle. Il y a sept interprètes sur scène, Italiens, Albanais, Français, Brésiliens, qui assument les différents hétéronymes et qui pour la plupart parlent plusieurs langues. Il y a Maria de Medeiros, par exemple, qui parle couramment six langues et qui joue ici dans six langues. On joue beaucoup avec cette complexité et cette notion du rapport à la langue et à l'identité.

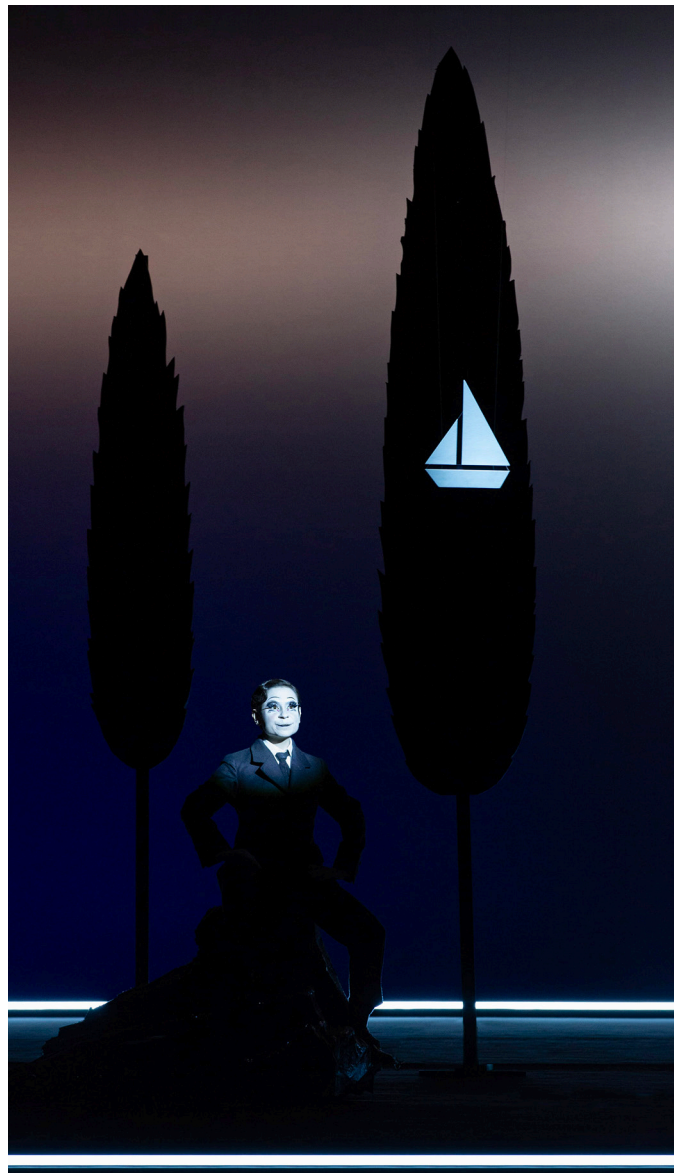
Enfant, Pessoa a vécu en Afrique du Sud et son premier texte a été écrit en anglais...

CH. C.: On ouvre le spectacle avec un très beau texte qui n'a pas de titre et qui commence par les mots : « *What is man himself...* ». C'est un texte de jeunesse qui est une très belle réflexion sur ce que c'est que l'homme et qu'est-ce que l'identité. Pour le reste, la première partie se concentre largement sur *Le Gardeur de troupeaux*. D'abord en portugais, mais principalement en italien parce que la traduction de ce poème par Antonio Tabucchi est magnifique. Tabucchi, qui a vécu au Portugal, était passionné par l'œuvre de Pessoa et sa version dépasse la simple traduction, c'est un poème à part entière. Par moments dans le spectacle, on s'éloigne du pur poétique. On interprète en particulier sa *Lettre à Ofélia* qu'on présente par les yeux et par la voix d'Ofélia. On a testé beaucoup de possibilités avant de trouver l'articulation d'ensemble. Il y a un texte qui progressivement est devenu une composante importante, c'est le Faust, dans lequel par définition il y a une dimension dramatique, mais qui a aussi quelque chose de commun avec l'effacement de la théâtralité dans le travail de Bob. C'est pour ça que la troisième partie du spectacle tourne autour de Faust. Parce que la question de l'identité y est abordée de manière plus charnelle, plus directe, plus immédiate.

Ce jeu avec des identités multiples, ces effets de miroirs, ce choix de disparaître derrière des auteurs dont les noms et les biographies sont fictifs, comment Robert Wilson s’y prend-il pour le restituer sur scène ?

CH. C. : Ces facettes multiples, c’est une dimension qui est très proche de l’univers de Robert Wilson. Il y a quelque chose de très plaisant dans cette aventure qui consiste à tenter de faire le portrait de quelqu’un sans savoir jamais à qui l’on a vraiment affaire. Il y a un mystère. Il y a sans arrêt ce rapport troublé entre la réalité et la fiction comme dans ce texte, par exemple, où Pessoa raconte que sa mère est morte quand il avait deux ans. Or ce n’est pas vrai, sa mère n’est pas morte quand il était enfant. Ce qui est passionnant avec Bob, notamment quand on travaille sur ce genre de projet, c’est que chez lui la recherche est avant tout intuitive. Cela ne passe pas par les mots mais par le geste, par les formes qui naissent depuis le plateau. Il commence toujours par travailler sur la lumière puis sur les relations entre l’espace et le temps. C’est une approche très plastique, très sensible. Dans le spectacle, la mer est très présente, par exemple. Le rapport à l’embouchure, au Tage qui se jette dans l’océan, au regard qui se perd dans le lointain de l’horizon. Et puis il y a évidemment tout ce qui relève du jeu entre l’autre et le même ; le jeu sur le miroir et la distorsion du miroir, sur la répétition et le reflet. Comment on répète. Comment on réécrit et comment sans le savoir on se trahit. Autrement dit, pour le résumer en peu de mots, sur la difficulté d’être.

Propos recueillis par Hugues Le Tanneur

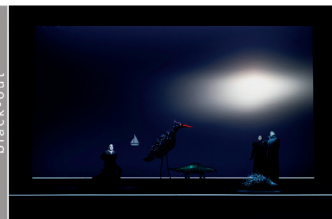


STORYBOARD

AUDIENCe ENTRANCE



PART 1A



PART 1B



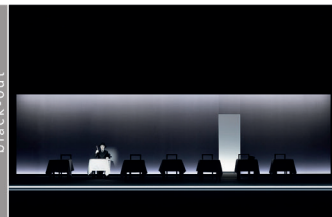
PART 1C



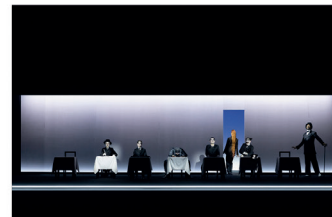
INTERLUDE #1



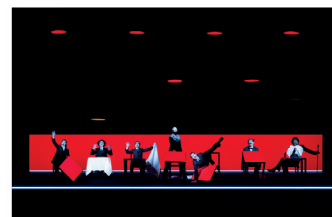
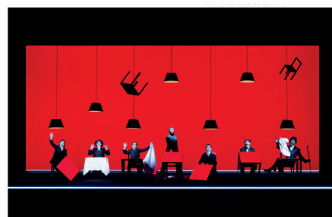
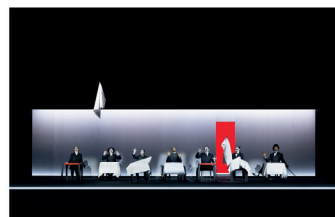
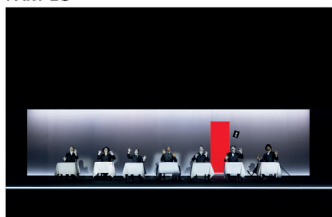
PART 2A



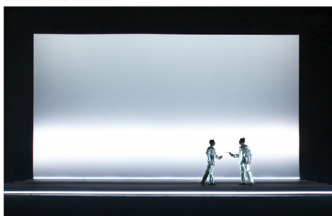
PART 2B



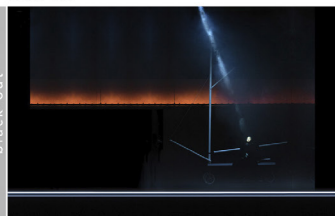
PART 2C



INTERLUDE #2



PART 3A



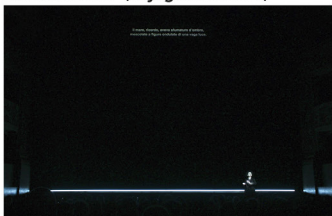
PART 3B



PART 3C



INTERLUDE #3 (voyage maria solo)



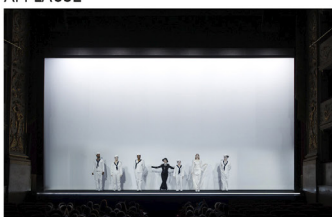
EPILOGUE



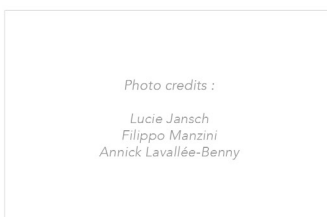
END



APPLAUSE

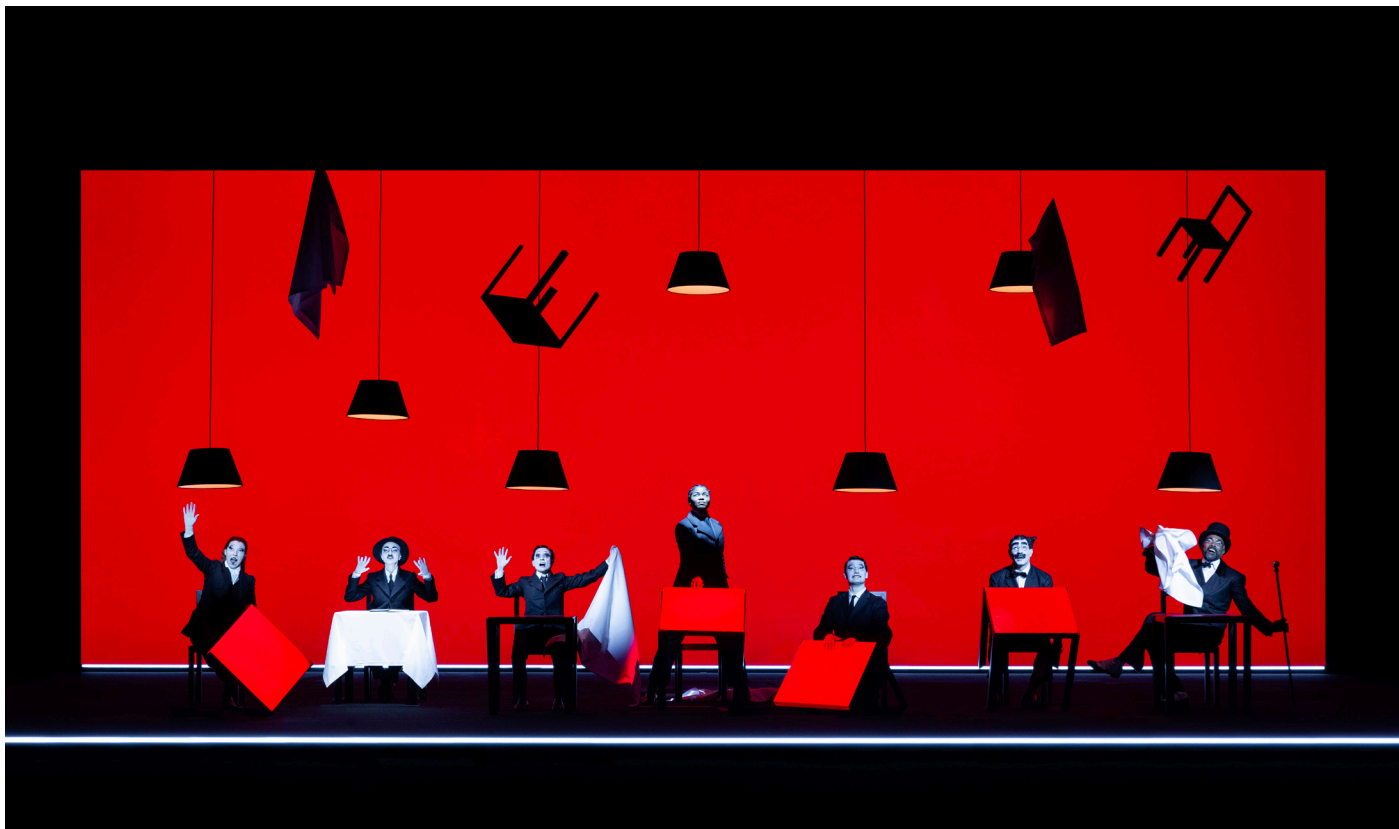


AUDIENCe EXIT



PRESSE

EXTRAITS



C'est le retour du metteur en scène texan avec son style très personnel : Hommage au poète Portugais pour les 50 ans de la révolution des œillets. La dramaturgie que Darryl Pinckney propose sur le travail de Pessoa est efficace, pour chacun des hétéronymes.

Franco Cordelli, *Corriere della sera*

Pure spectacle, Théâtre total. **Andrea Fagioli, *Avvenire***

75 minutes d'une traite et succulentes, les décors changeants évoquent la chasteté japonaise, synchronisme incroyable entre les effets d'éclairage et de son, [...] sept acteurs qui jouent, ou mieux ne jouent pas, interprètent avec des mouvements mécaniques ou des pas de danse syncopés, offrant les vers sans nuance mais à l'unisson.

Masolino D'amico, *La Stampa*

Un élégant jeu de lumière dans un rétroéclairage rappelant le théâtre d'ombres, des nuances magiques qui changent selon les sensations et les humeurs, des images qui mettent en avant les âmes variées, la multitude de personnages qui habitent l'écrivain et poète portugais Fernando Pessoa comme Bob Wilson l'illustre dans sa dernière création.

Paolo Petroni, *Ansa*

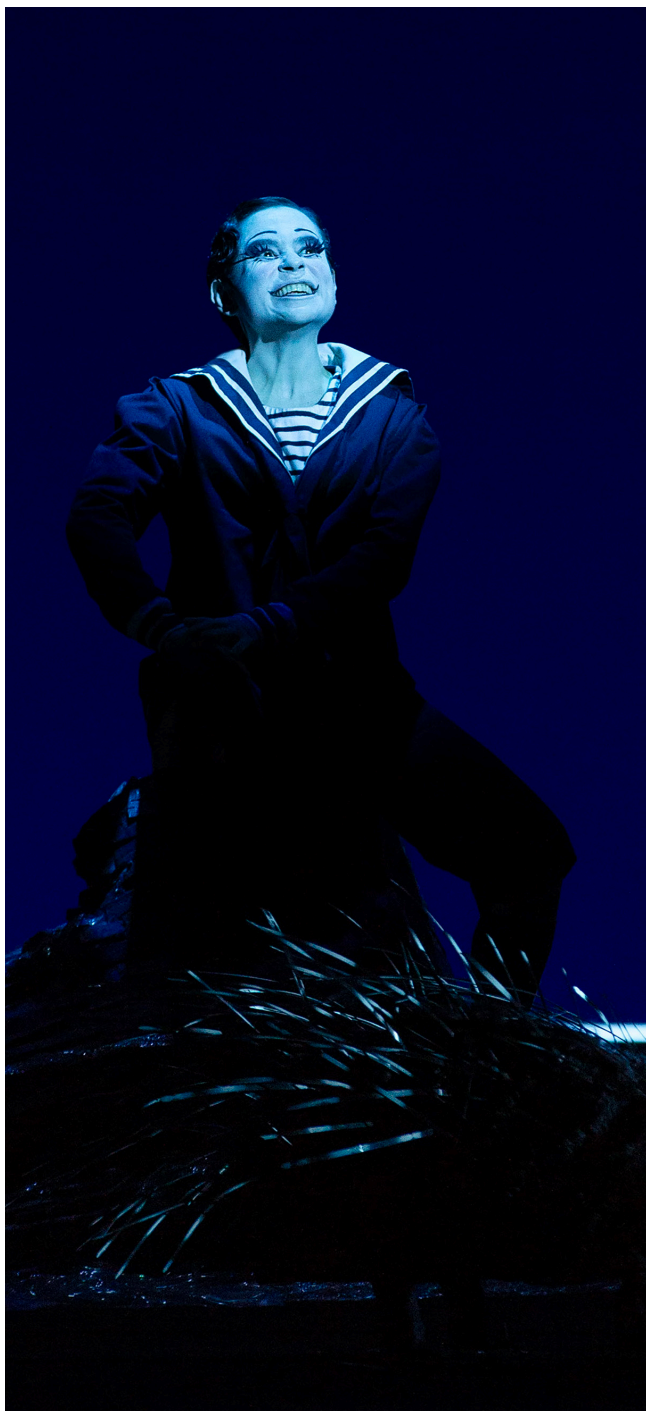
Confrontation visionnaire entre l'artiste texan, comptant parmi les pères incontournables du théâtre contemporain et la personnalité très complexe du portugais Fernando Pessoa. [...]

Dans des flashes de lumière les acteurs passent de danseurs à mimes, et c'est la lumière, en réalité les jeux de lumières futuristes, qui donne un souffle narratif à la succession effrénée de personnages, semblant vouloir imiter les différentes vies que Pessoa avait l'habitude de créer.

Gianfranco Capitta, *Il Manifesto*

LES HÉTÉRONYMES, VISION DE 1968

FERNANDO PESSOA ET SES HÉTÉRONYMES, *LE MONDE*, 13 JUILLET 1968, ALAIN BOSQUET



Il ne faut pas hésiter à le dire: le Portugal a donné au monde l'un des trois ou quatre plus grands poètes de ce siècle. Ceux qui cultivent l'œuvre de Fernando Pessoa (1888-1935) le savent bien et ne manquent pas une occasion de le répéter, car cet incomparable génie a plus que tout autre besoin d'exégètes, de zélateurs, de propagandistes fervents, tant ses poèmes semblent à première vue contradictoires. Ce n'est pas qu'ils soient difficiles à lire – en français, l'admirable traducteur qu'est Armand Guibert leur rend justice par un mimétisme qui n'a d'égale qu'une absolue fidélité, – au contraire, mais on est saisi d'une sorte de vertige quand il s'agit de les attribuer à l'un ou à l'autre des « hétéronymes » que Fernando Pessoa, vivant par volonté un cas de pirandellisme aigu, s'est imposés assez tôt dans son activité de poète.

LA VOIX DE RICARDO REIS

Sentant qu'il avait en lui quatre œuvres différentes de forme et de conception, de souffle et de vocabulaire, le poète s'est littéralement divisé en quatre personnages; chacun de ceux-ci eut droit à une identité, une biographie, une manière d'être et, bien entendu, une façon d'écrire qui ne ressemblait pas à celle de tel ou tel « alter ego ». Il arrivait même qu'on rencontrât Fernando Pessoa dans les vieilles rues de Lisbonne; aussitôt, et sans affectation, il rapportait la conversation qu'il venait d'avoir avec Alberto Caeiro ou Ricardo Reis, deux de ses moi. Il avait besoin ainsi de s'opposer à lui-même, de se diviser, de se multiplier et, par une ironie coûteuse, de se sentir toujours la proie d'une perte permanente. Cette menace, cependant, ne caractérise pas les quatre personnages qui ont écrit ses œuvres.

Celle qu'il a signée de son nom véritable, Fernando Pessoa, semble, comparée à celle des autres, plus fluide, plus hésitante et, en tout cas, dans la lignée des poètes portugais du XIX^e siècle. La tradition apparaît vivace dans cette inspiration qui nous émeut sans nous paraître d'une originalité immédiate. Fernando Pessoa essaie de concilier deux tendances majeures : le post-romantisme européen, inspiré de Browning et de Blake, et la rigueur formelle apprise chez Mallarmé. Quant aux thèmes, ils oscillent entre l'histoire nationale et un occultisme étrange parcouru de mots dont le sens, aux yeux du poète, doit être magique. Le gongoriste y côtoie le rose-croix nourri d'idées initiatiques.

L'œuvre signée Ricardo Reis est, elle, tout épicurienne et pénétrée de lumière directe, avec des réminiscences méditerranéennes. La musique, ici, l'emporte sur la rigueur formelle, et se veut voluptueuse. Le poète ne craint pas de faire appel à des douceurs venues en droite ligne d'Anacréon et de Catulle, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des élans à la manière d'Horace. Il n'oublie pas les Italiens, et affecte parfois des aspects pétrarquisants, comme s'il gardait la nostalgie d'une certaine décadence minutieuse ; à cet égard, lui qui a publié un grand nombre de poèmes en anglais, il n'est pas sans rappeler Oscar Wilde. Ricardo Reis n'est pourtant pas un épigone ; il lui arrive d'avoir la rigueur un peu froide d'un disciple de Valéry.

Enfin, les lecteurs du *Gardeur de troupeaux*, publié par Armand Guibert en 1960¹, savent qu'il est l'un des poètes les plus poignants de notre temps. Fernando Pessoa ne s'y est pas trompé, lorsqu'il l'a inventé : il en a fait son maître et son aîné. En le plaçant ainsi au-dessus des trois autres hétéronymes, il a marqué les distances qui s'imposent. C'est qu'Alberto Caiero a une dimension tragique. Dans tout ce qu'il écrit, il est pétri d'angoisses, de refus, de scepticismes. Il ne peut accepter ni l'univers, ni ses moi contradictoires, ni même le verbe qui traduit leurs interrogations stériles. Il est chargé de nier l'œuvre des autres, et à confondre aussi bien Alvaro de Campos, Ricardo Reis que Fernando Pessoa lui-même.

Alberto Caiero n'est-il qu'un mystique du dénigrement ? Ce serait trop simple, et à la longue systématique. Il s'en prend d'abord à la raison, mais succombe au raisonnement logique comme à un poison inévitable. Il fustige la loi et ne manque pas de ferveur religieuse. Il

se moque de l'homme et de tous ses agissements, mais ne va pas jusqu'à se taire ou à envisager le suicide. C'est un désespéré qui aime parler de son désespoir, comme pour le vaincre ; aussitôt qu'apparaît une lueur d'espoir, cependant, il y va de son petit discours ravageur. Pour Alberto Caiero, tout est absurde, mais la démission devant l'absurde serait encore plus absurde ; tout est sot, mais il n'y a pas lieu de ne pas habiller de mots (autre sottise) la sottise même. « *Un dieu naît. D'autres meurent. La vérité n'est ni venue ni partie : l'erreur seule a changé* ». On voit, à des raccourcis de ce genre, en quoi Fernando Pessoa est un poète en avance sur son époque, et en quoi aussi il doit nous être cher.

Le quatrième poète en lui, s'il n'a pas toujours la grandeur d'Alberto Caiero, fait preuve d'un tempérament fougueux et, dans son entité – si on peut dire, – d'élans en directions variées : Alvaro de Campos, dont Armand Guibert nous donne quelques-uns des poèmes les plus marquants dans un volume bilingue², est un homme rageur, emporté, ou souffle large, qui pourrait descendre de Victor Hugo, de Whitman. Il aime les poèmes épiques, c'est un barde chez qui pourraient se rencontrer Kipling et Claudel. Quand il a jeté aux quatre coins de l'horizon son discours d'universelle effervescence, il lui arrive de se pencher sur son moi intime. Alors, il découvre la misère des interrogations ininterrompues et redevient, en plus coloré, le frère cadet d'Alberto Caiero : un homme qui avoue avec une candeur irrésistible la somme immense de ses doutes.

Fernando Pessoa mérite enfin l'audience, chez nous, d'un Rilke ou d'un Lorca. Les traductions d'Armand Guibert l'aideront à l'acquérir.

¹ Gallimard.

² *Poesias* de Alvaro de Campos, Gallimard, 183 pages, 20 F. Il convient de lire également la monographie qu'Armand Guibert a consacrée à Fernando Pessoa dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » aux éditions Seghers.

FERNANDO PESSOA

« Si l'on souhaite rédiger ma biographie après ma mort,
Il n'y a rien de plus simple
Elle ne comprend que deux dates : celle de ma naissance
et celle de ma mort

Tous les jours entre ces deux points sont les miens. » **ALBERTO CAEIRO**

Né en 1888 à Lisbonne dans un Portugal appauvri par une monarchie défaillante, Fernando Pessoa a connu une enfance marquée par la mort de sa sœur et de son père. Sa mère se remarie au consul du Portugal et la famille part à Durban (Afrique du Sud) pendant 9 ans, de 1896 à 1905. Là, il reçoit une éducation anglaise et se distingue par son intelligence et sa discrétion. Vers 6 ou 7 ans, il s'adresse à lui-même des lettres signées du Chevalier de Pas, un ami imaginaire qui préfigure les hétéronymes. Se dessine doucement, à Durban, les lignes constituantes de son œuvre, la tension entre la langue portugaise et anglaise, sa multiplicité. C'est en Afrique du Sud que Pessoa crée ses deux premiers doubles relativement définis, Alexander Search, le précurseur, et Charles Robert Anon, exprimant très tôt l'avant-gardisme du poète. Il lit la littérature anglaise et la philosophie, écrit presque uniquement en anglais et veut devenir poète.

Son retour à Lisbonne en 1905, alors qu'il a dix-sept ans, est un nouvel exil. Il redécouvre son pays natal dont il connaît finalement peu la littérature et prend conscience du contexte particulier, empreint de tension entre républicains et monarchistes, le Portugal devenant l'une des premières républiques d'Europe en 1910. Obsédé par son œuvre à venir, à laquelle il consacre la plus grande partie de son temps, Pessoa ne quittera plus jamais cette ville. C'est à Lisbonne, alors jeune adulte, qu'il découvre « les décadents » français, les cafés et, surtout, l'alcool, qu'il ne quittera plus. Il lit Baudelaire, Nietzsche et, en 1912, rencontre l'autre grand poète du début de ce siècle, Mário Sá-Carneiro (1890-1916), avec qui il noue l'une des amitiés les plus célèbres du pays. À deux (avec d'autres amis), ils créeront la très brève revue moderniste *Orpheu* qui contient quelques-unes des lignes les plus importantes de la littérature portugaise du XX^e siècle. Avec *Orpheu* et ces deux poètes, la littérature du Portugal, caché à la pointe de l'Europe, connaît l'une des plus grandes secousses dans sa littérature mais qui ne sera jamais vraiment portée.

Fasciné et obsédé par les questions de l'existence et de la civilisation, Fernando Pessoa voulut construire une œuvre qui changerait le cours de celles-ci : une œuvre messianique qui engloberait toutes les pensées, tous les traits de toutes les identités, toutes les sensations. L'accomplissement de cette œuvre constitue l'histoire de sa vie. C'est cela qui explique le processus créatif de l'auteur, ce qui l'amène, comme par nécessité, à produire des autres-lui, les hétéronymes, à travers lesquels il construit des écrits littéraires distincts, tantôt classiques et en vers, tantôt avant-gardistes et en prose. Au total, ont été compté plus de soixante-dix hétéronymes, dont il faut surtout retenir cinq noms en plus de Fernando Pessoa en personne : Alexander Search (le précurseur), Alberto Caeiro (le maître païen), Alvaro de Campos (« le sensationniste »), Ricardo Reis (l'épicurien), Bernardo Soares (l'intranquille). « *Imaginons, comme le disait le critique Robert Bréchon, qu'à la même époque Valéry, Claudel, Cocteau, Gide et Apollinaire aient été un seul et même auteur, caché sous des masques différents.* » De son vivant, Fernando Pessoa a peu publié, laissant derrière lui une œuvre inachevée somptueuse, aux formes variées, et dont on a retrouvé la plupart des fragments dans une grande malle après sa mort en 1935, malle dans laquelle on découvre et déchiffre encore des inédits. Relativement méconnu de son vivant, il est devenu un héros au Portugal et reconnu un peu partout dans le monde comme l'un des auteurs les plus importants du XX^e siècle.

Bernardo Haumont

ROBERT WILSON

Né à Waco, Texas, Wilson est un des artistes les plus éminents du théâtre et des arts visuels. Son travail pour la scène intègre une grande variété de médiums, dont la danse, le mouvement, la lumière, la sculpture, la musique et le texte. Ses images frappantes sur le plan esthétique sont chargées d'émotions et ses productions lui ont valu les éloges du public et de la critique du monde entier. Après une formation à l'université du Texas et au Pratt Institute à Brooklyn, Wilson, au milieu des années 1960, fonde le collectif Byrd Hoffman School of Byrds à New York, et développe ses premières œuvres personnelles dont *Le Regard du sourd* (Deafman Glance, 1970) et *Une lettre pour la Reine Victoria* (A Letter for Queen Victoria, 1974-1975). Avec Philip Glass, il écrit l'opéra phare *Einstein on the Beach* (1976).

Wilson a collaboré avec de nombreux écrivains et musiciens, notamment, Heiner Müller, Tom Waits, Susan Sontag, Laurie Anderson, William Burroughs, Lou Reed, Jessye Norman et Anna Calvi. Il a également marqué de son empreinte des chefs-d'œuvre comme, *La Dernière Bande* de Beckett, *L'Opéra de quat'sous* de Brecht, *Pelléas et Mélisande* de Debussy, *Faust* de Goethe, *L'Odyssée* d'Homère, *Les Fables* de La Fontaine, *Madame Butterfly* de Puccini, *La Traviata* de Verdi et *l'Œdipe* de Sophocle.

Les dessins et les peintures de Robert Wilson ont été présentés dans des centaines d'expositions collectives ou personnelles dans le monde entier, et figurent dans des collections privées et publiques. Robert Wilson a reçu de nombreux prix, dont deux prix Ubu et le Lion d'or de la Biennale de Venise (Italie) un Laurence Olivier Award (G-B) il a aussi été nommé au prix Pulitzer. Il a été élu à l'Académie américaine des arts et des lettres, ainsi qu'à l'Académie allemande des arts et il est récipiendaire de huit doctorats Honoris Causa. La France l'a nommé commandeur de l'Ordre des Arts et Lettres (2003) et officier de la Légion d'Honneur (2014) ; il est également officier de l'ordre du Mérite de la République Fédérale d'Allemagne (2014).

Robert Wilson est le fondateur et directeur artistique du Watermill Center, un laboratoire pour les arts situé à Water Mill dans l'État de New York.

AU THÉÂTRE DE LA VILLE

Depuis 2009, le Théâtre de la Ville accompagne les créations de Robert Wilson en partenariat avec le Festival d'Automne à Paris

- 2009** *L'Opéra de quat'sous* ● BERLINER ENSEMBLE
- 2011** *Lulu* ● BERLINER ENSEMBLE
- 2013** **PORTRAIT ROBERT WILSON**
The Old Woman ● AVEC MIKHAIL BARYSHNIKOV ET WILLEM DAFOE
Peter Pan (ou l'enfant qui ne voulait pas grandir)
● BERLINER ENSEMBLE
- 2014** *Einstein on the Beach*
HORS LES MURS THÉÂTRE DU CHÂTELET
- 2016** *Faust I & II* ● BERLINER ENSEMBLE
HORS LES MURS THÉÂTRE DU CHÂTELET
- L'Opéra de quat'sous* ● BERLINER ENSEMBLE
HORS LES MURS THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
- 2016** *Letter to a Man* ● THÉÂTRE DE LA VILLE-ESPACE CARDIN
- 2019** *Mary Said What She Said* ● PRODUCTION THÉÂTRE DE LA VILLE
Jungle Book ● PRODUCTION THÉÂTRE DE LA VILLE
- 2021** *Bach 6 Solo*
I was sitting on my patio this guy appeared I thought
I was hallucinating ● CRÉATIONS THÉÂTRE DE LA VILLE
Jungle Book ● HORS LES MURS THÉÂTRE DU CHÂTELET

MARIA DE MEDEIROS

Maria de Medeiros, née à Lisbonne, est une actrice et réalisatrice internationale. Elle a commencé sa carrière par la main de réalisateurs portugais comme João César Monteiro ou Manoel de Oliveira. Elle a été récompensée au Festival de Venise par la Coppa Volpi à la meilleure actrice pour *Deux frères, ma sœur* de Teresa Villaverde. Son travail a été internationalement reconnu grâce à son rôle d'Anaïs Nin, dans *Henry and June* de Philip Kaufman, puis sa participation dans *Pulp Fiction* de Quentin Tarantino. Son premier long-métrage comme réalisatrice, *Capitaines d'Avril* a été sélectionné au Festival de Cannes et a obtenu plusieurs prix internationaux.

Tout en tournant des deux côtés de la caméra, et passant de la fiction au documentaire, elle a poursuivi son travail au théâtre et fait des incursions dans la musique comme chanteuse et compositrice. Elle est artiste pour la Paix de l'Unesco et officier des arts et des lettres en France.